

Exemplier « Le lecteur des *Cloches de Bâle*, jeux et enjeux »

Aragon commentant l'incipit des *Cloches de Bâle* (désormais CB)

*J'écrivis, tout à fait comme si j'étais encore au temps de l'écriture automatique, une phrase, une première courte phrase, comme une provocation [...] Tout ce qu'il y avait de conscient ici, c'était le caractère d'incipit de cette phrase : je l'imaginai dans une table des matières<sup>1</sup>.*

*Jusqu'à aujourd'hui (16 avril 1969), personne ne s'est avisé que la seule explication possible, enfin toute explication de cette phrase ! ne peut s'imaginer qu'à partir du moment où l'on se rappelle qu'à l'époque où j'écrivais encore des romans, dans les années vingt, je subissais, je l'ai avoué, plus encore que l'influence, l'éclairage sur le monde romanesque de Raymond Roussel<sup>2</sup>*

Un des procédés de Raymond Roussel pour écrire ses romans :

*L'un de ces procédés consiste à prendre une phrase, ou un élément quelconque, à le répéter identique, sauf un léger accroc qui établit entre les deux versions une distance où l'histoire tout entière doit se précipiter<sup>3</sup>.*

Commentaire par le narrateur de la mort de Bonnot (la bande à Bonnot) dans CB

*Plus de mille hommes suffisent à en abattre un seul. Un seul homme suffit à montrer de façon éclatante la bassesse et la lâcheté de cette police française, si forte, quand il s'agit de faire des faux, de glisser un revolver dans la poche d'un ouvrier qu'on arrête, de pousser au crime ou à l'attentat ceux qui ne savent plus, face aux banquiers, aux industriels, aux provocateurs, s'il est un bien et s'il est un mal ; un seul homme suffit à élabousser, de son sang et de sa cervelle, les défenseurs d'un ordre, qui deux ans plus tard allait s'auréoler de millions de cadavres*

Commentaire du journaliste de *L'Humanité*, (31/12/1934) René Garmy, lors de la publication des CB :

---

<sup>1</sup> Préface CB, p. 694.

<sup>2</sup> *Je n'ai jamais appris à écrire ou les incipit*, 1969, p. 79.

<sup>3</sup> Cf l'article de Waldo Rojas : « *Locus Solus, le poids idéologique du refus du réel* ». Article en ligne : <https://www.persee.fr>

*Aragon a été entraîné à une sorte d'idéalisation inconsciente de l'anarchisme. Malgré lui, contre ses propres tendances et sa propre volonté, son livre peut laisser au lecteur non averti l'impression fautive que le mouvement anarcho-syndicaliste recelait en lui quelque chose de sain, qu'il était « embryon de Parti communiste ». On sait que l'expérience historique a radicalement fait table rase de cette conception.*

Aragon évoquant le « pilotis » du personnage de Catherine, une femme rencontrée dans son enfance, dans la pension de famille tenue par sa mère :

*Nulla part, dans tout ce que j'ai jamais écrit, le carrefour de l'imaginaire et du réel n'est plus sensible qu'en cette étrange fille dont j'ai tant rêvé, que bien sûr j'ai fini par croire la connaître.*

*[...] l'enfant que j'étais a longtemps rêvé de celle qui s'appelle ici Catherine. Elle a joué dans son développement spirituel un rôle singulier ... elle s'était mise à me traiter comme un homme, à me parler, à me prêter de livres. Elle était devenue un secret, je ne puis pas dire que j'étais amoureux d'elle, elle était trop belle pour cela, mais je l'attendais, j'attendais son suivant passage, comme on fait les oiseaux migrateurs ... elle représentait pour moi cette liberté, cette audace de la pensée<sup>4</sup>.*

Le portrait de Catherine dans le roman :

*Une masse de ténèbres au-dessus d'une jeune fille, ployant son cou mince et long, noyant sa tête d'oiseau dont il n'est possible de retenir que les yeux démesurés, le regard vert sous les cils incroyables, la bouche faite avec un rouge sombre, le teint d'une blancheur surnaturelle. Espèce de chimère moderne, très mince et sans défaut, la féminité faite femme<sup>5</sup>.*

La relation de Catherine et du capitaine Jacques Thiébault (ce qu'Alexandra Kollontaï nomme « l'Eros ailé »)

*Tout s'était anéanti de ce qui avait été leur vie et leurs préoccupations. A peine retrouvaient-ils, dans le soir pour de longues causeries, où se mêlaient les longs cheveux de Catherine et les souvenirs transfigurés de son enfance, les éléments épars dans leur mémoire d'une douce légende alternant à deux voix, où lui comme elle puisait une autre eau fraîche, et peut-être comme l'Arve mortelle pour désaltérer leur soif de poésie et leur désir de jeter chacun sur l'existence de l'autre l'ombre de son existence à soi<sup>6</sup>.*

François Taillandier commentant le roman :

---

<sup>4</sup> Préface des CB, p. 700- 701.

<sup>5</sup> CB, p. 782.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 820.

*Et ce qu'il y a d'éclairant, ce qui se trouve de connaissance romanesque dans cette affaire, c'est précisément cela, la contradiction du romancier, pris entre son diagnostic de commande, le mandat, les forces de l'Histoire, tout le bataclan, et sa complicité humaine, presque amoureuse avec Catherine. Ce n'est pas Aragon qui explique Catherine, c'est Catherine qui explique Aragon, c'est lui que l'on voit paraître, protagoniste clandestin du roman, et nous comprenons alors ce que cela put être, devenir communiste, cet arrachement à soi-même, à des gens, à des choses que l'on a aimés, que l'on aime encore en secret<sup>7</sup>.*

Claude Roy s'insurgeant contre le qualificatif de « roman à thèse » appliqué à Aragon :

*Ce n'est pas tout à fait son genre à lui d'écrire des livres dont on dit qu'ils sont à thèse comme les corsets sont à baleine, c'est pour mieux t'étouffer mon enfant<sup>8</sup>.*

La fin des *Cloches de Bâle* :

*[...]la femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante.*

*Et c'est elle que je chanterai.<sup>9</sup>*

Les dernières lignes du récit d'Eric Vuillard, *la guerre des pauvres*

*Le martyr est un piège pour ceux que l'on opprime, seule est souhaitable la victoire. Je la raconterai<sup>10</sup>.*

L'auteur, dans une interview donnée au journal *Le Monde*, (18/01/2019) déclare ceci :

*L'écriture est une force agissante, elle n'est pas uniquement là pour consigner nos malheurs. Et puisque le narrateur est une fiction, une fausse transparence où se dissimulent les opinions de l'auteur, le « je » est la plus simple manière de la dissiper. Contre le faux sujet du savoir, je n'ai trouvé que le petit pronom personnel que l'école élémentaire m'a enseigné. Mais avant tout, il s'agissait de terminer sur une note claire. [...] il s'agissait de terminer en se tournant vers l'avenir, de rompre avec l'éternelle conception pessimiste de l'homme et de son histoire, avec l'idée que tout cela serait sans fin.*

Aragon commentant *Le Monde réel* :

---

<sup>7</sup> François Taillandier, *Aragon 1897-1982* « *Quel est celui qu'on prend pour moi ?* », Fayard, 1997, p. 105.

<sup>8</sup> Claude Roy, « Aragon romancier », in *Descriptions critiques*, I, Gallimard, 1949. Première publication : revue *Europe*, n°27, 1948, p. 110.

<sup>9</sup> CB, p. 1001.

<sup>10</sup> *La guerre des pauvres*, p. 68.

*J'imagine que dans les cachettes des maisons, sous les pierres de jardin, ou des détritrus dans les terrains vagues, il y a des enfants qui enfouissent leurs incompréhensibles secrets. [...] Le Monde réel est aussi fait de ces rêveries, je dirais même qu'il est bâti dessus<sup>11</sup>.*

---

<sup>11</sup> *Le Mentir vrai*, p. 1345.